

les comprit enfin, mais il ne bougea pas. Une force invincible l'enchaînait au sol. Il avait la tête à demi-tournée vers la rade. Une brise assez fraîche venait de s'élever et la frégate avait masqué. Elle manœuvrait pour faire le tour et conserver les armures au même bord. Georges la regardait faire.

— Georges, tu ne m'entends donc pas ! Je te dis que je suis là. Viens vite, car l'arbuste plie sous mon poids. Ah ! mon Dieu ! je crois que je vais tomber ! Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu !

Georges se pencha sur l'abîme. De grosses gouttes de sueur perlaient à son front. Il aperçut au-dessous de lui une masse noire qui se cramponnait au mur de granit.

— Ah ! Georges, tu es là, mais tu ne viens pas à mon secours ! Ah ! mon Dieu ! je suis perdu ! car je lis sur tes traits la pensée que tu as dans le cœur. Tu te dis que, lorsque je serai mort, tu seras le commandant de la frégate. Ah ! mon Dieu ! voilà que je tombe ! ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu !

Comme si le charme qui le retenait au bord se fût rompu, Georges, à cet appel suprême, bondit plutôt qu'il ne sauta sur l'arbre que lui avait désigné Raoul, et, l'enlaçant avec ses jambes croisées, il s'élança vers l'abîme, la tête en bas, les bras tendus. Il était trop tard. Raoul, étreignant toujours le faible arbuste qui l'avait soutenu jusque-là, venait de se détacher de la muraille. Georges entendit le corps de l'infortuné heurter de distance en distance les arbres qui se le renvoyaient les uns aux autres. Il entendit encore un bruit mat, comme celui d'une masse qui touche enfin le sol, et ce fut tout.

Il remonta péniblement sur le tronc d'arbre, et du tronc d'arbre sur le sol.

Une fois debout, il eut le vertige. Il lui sembla que la nature s'était vêtue de deuil, et que, de toutes parts, des voix menaçantes lui criaient : " Assassin ! assassin ! "

Mais non. Le ciel était pur et se parsemait d'étoiles ; la lune elle-même avait perdu sa rouge clarté et brillait doucement sur les flots, et la frégate s'inclinait coquettement vers lui comme pour l'appeler.

Alors il se laissa tomber sur la pierre où il s'était assis une demi-heure auparavant, et il y resta longtemps anéanti, comme si la vie s'était retirée de lui.

Quand il sortit de cette torpeur, les premières lueurs de l'aube blanchissaient l'horizon. Il se dressa sur ses pieds en s'écriant :

— Ah ! mon Dieu ! et le fort ! et la frégate !

Et il s'élança par bonds précipités dans le sentier qui conduisait à la plage en criant par intervalles : " Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! " ainsi que l'avait fait Raoul quand il avait roulé dans le précipice.

III.

Toutefois, au moment d'arriver à la plage, Georges s'arrêta. La rapidité de sa course et le froid de la nuit lui avaient rendu la raison. Il comprit qu'il ne devait point arriver à bord en meurtrier que poursuit le remords de son crime, mais en ambitieux prêt à en recueillir les bénéfices. Par un puissant effort de sa volonté, il imposa l'impassibilité à ses traits, le calme à son cœur ; et ce fut avec son visage ordinaire qu'il embarqua dans le canot. Il s'informa seulement près de ses hommes s'ils avaient quelque nouvelle de la frégate ou du commandant. Ils lui répondirent qu'ils n'en avaient aucune, mais que depuis plusieurs heures ils l'at-

tendaient lui-même avec inquiétude. Lorsqu'il monta à bord de la *Thétis*, il trouva les officiers et l'équipage groupés avec anxiété sur son passage. Il demanda aussitôt si le commandant était rentré. On lui répondit qu'il avait simplement renvoyé sa baleinière et qu'on le croyait avec lui.

— Je ne l'ai pas vu, murmura Georges.

Il sentit que tous les regards étaient fixés sur lui, et qu'il ne paraissait peut-être ni assez étonné, ni assez ému. A partir de ce moment, il lui fallait entrer dans ce chemin terrible de la dissimulation, où sans cesse une difficulté nouvelle surgit après la difficulté vaincue. Il y entra résolument. Il jeta d'abord sur la mer et sur les montagnes un regard indécis.

— Mes amis, dit-il, il fait déjà grand jour. Il serait inutile d'aller à la recherche du commandant. Il doit être pris ou tué. Nous n'avons plus qu'à le délivrer ou à le venger. Nous allons à l'attaque du fort.

L'équipage poussa un hurra et se porta à ses postes de manœuvre. Ces braves gens aimaient Raoul. En regardant, du haut de son banc de quart, ces rudes physionomies empreintes d'un naïf chagrin et d'une mâle énergie, Georges ne douta point du succès, bien que la diversion imaginée la veille par Raoul et par lui fût devenu impossible. Au bout d'une heure, la frégate parut devant le fort, cargua ses voiles, laissa tomber l'ancre et s'embossa. Elle ouvrit le feu immédiatement. Le fort, averti par ses sentinelles, était préparé et lui répondit. Après une demi-heure de ce combat d'artillerie qui, dans toute autre circonstance, eût été inégal entre des murailles de bois et des murailles de pierre, la victoire resta à la citadelle flottante. La brèche était faite. Dès que Georges la jugea assez large pour tenter l'assaut, il descendit avec ses hommes dans les embarcations armées en guerre, et fit force de rames vers le fort. Lui-même se tenait debout à l'avant de son canot. Ses traits resplendissaient d'une joie sauvage, car l'ardeur de la lutte étouffait ses remords, et il sentait à portée de sa main le but qu'il avait rêvé. Le premier, il sauta à terre, et, frappant à droite et à gauche avec une grande épée qu'il avait prise, il se fraya un chemin sanglant, tandis que ses hommes s'élançaient sur sa trace comme une meute conduite à la curée. Les Anglais, ne pouvant soutenir le choc, lâchèrent pied, se réfugièrent en désordre dans la seconde enceinte et hisserent le pavillon blanc. Georges avait l'instinct militaire. Il lui suffit d'un coup d'œil pour voir que les murailles ruinées de cette seconde enceinte ne pourraient protéger leurs défenseurs, et il se décida sur le champ, en acceptant l'offre d'une capitulation devenue inévitable pour les Anglais, à épargner le sang de ses propres hommes. En conséquence, il fit cesser le combat et attendit l'officier parlementaire. Celui-ci parut bientôt.

— Avant tout, monsieur, lui cria Georges dès qu'il l'aperçut avez-vous pris ou tué un officier français cette nuit ?

— Nous n'avons vu personne, répondit le parlementaire.

Georges appela un enseigne du vaisseau.

— Monsieur, lui dit-il, vous allez prendre cinquante hommes. Vous parcourrez la montagne depuis le fort jusqu'à la plage, et vous chercherez le commandant Raoul.

L'enseigne et les cinquante hommes partirent en courant.

— Maintenant, monsieur, dit froidement Georges à l'officier Anglais, voici mes conditions. La garnison se rendra. Le gouverneur me remettra son épée, les soldats déposeront leurs armes. Je ne puis